



ABONNEMENT, FRANCE

Un An.....	6 fr.
Six Mois.....	3 fr.
Trois Mois.....	1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris

OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An.....	8 fr.
Six Mois.....	4 fr.
Trois Mois.....	2 fr.

ENCORE EN ASSISES :

ENGUELADES AUX GALONNARDS

ET PROVOCATIONS AUX TROUBADES

BABILLARDE D'UN MATELOT



PAPIER TORCHECULATIF

Y avait un sacré bout de temps que les bourriques de l'injustice m'avaient foutu la paix.

Ça ne pouvait pas durer, nom de dieu !

Aussi, mardi soir, le copain qui était à la turne n'a pas été épaté de voir radiner un lardin des juges avec un torche-cul dans les pattes.

C'est au dernier numéro que ces vachess'en prennent. D'ailleurs, pour que les camaros reluquent de quoi il retourne, je vas leur coller sous le

blair quelques tranches du papier en question.

Seulement, y a une chose que je répète à tous coups :

A quoi que ça les avance les enjuponnés, de me foutre des enmerdements sur le râble ?

Espèrent-ils me couper la chique ? Voyons, c'est pas les premiers bâtons qu'ils me foutent dans les guibolles.

Ils savent bien que je ne casse pas ma pipe pour ça !

..

Mais, j'en reviens au torche-cul : Reluquez, les camarluches, c'est le Procureur qui donne les ordres...

Or, un procureur, vous savez, hein ?... C'est le masculin de procureuse... et une procureuse, c'est une mère maquerelle.

Saisi, compris !...

Or donc, je commence, nom de dieu !

COUR D'ASSISES DE LA SEINE

Le quinze septembre, à la requête du Procureur général (le patron des procureurs, quoi !...) j'ai, Abraham Demoulin huissier, donné assignation à Monsieur Sieard, Joseph Clair, imprimeur-gérant du journal le Père Peinard,

A comparaître le lundi 21 septembre courant, à onze heures du matin, à la cour d'assises de la Seine, séant au Palais dit de Justice à Paris, pour voir statuer sur les préventions :

1° — D'avoir à Paris, depuis moins de trois mois, injurié publiquement les armées de terre et de mer, en publiant à la première et à la deuxième page du journal le Père Peinard, portant le n° 130, et la date du 13 au 20 septembre, dont il est le gérant, un article intitulé : *Les grandes manœuvres*, contenant notamment les expressions outrageantes suivantes :

1° — « C'est les conditions abominables dans lesquelles les charonnards galonnés mènent cette sacrée foutaise des manœuvres ».

2° — C'est parce qu'un gros cochon, Saus-

sier, fusilleur en chef de Paris, n'avait pas voulu se déranger avant sept heures du matin.

3° — Tant et si bien que quelques casaquins ont pétié pour la plus grande gloire de cette garce de patrie et de son salaud de marlou, l'assassin Saussier.

4° — Quand on traîne au cul une chiee de larbins galonnés comme état-major.

5° — En attendant que les chameaux qui les commandent aient siroté leur chocolat du matin.

6° — Vous savez bien cette fameuse garce d'interdance.

7° — Ces salauds de traîneurs de sabres.

8° — C'est vraiment rigolo de voir des journalaux qui se disent républicains, des cochons qui ont été des radicaux à tous crins, des communeux gueulars, foutant leur langue dans le cul des chameaux qui s'appellent Saussier, Gallifet et Davoust.

9° — Tas de cochons qui ont la haine du populo, etc, etc.

Bédam, les jean-foutres de la haute n'aiment pas qu'on leur frotte les fesses; parait que ces vérités les ont plus échaudés que si on les avait fouettés avec des orties.

Bast, ils en verront bien d'autres, nom de dieu!

Mais, je continue à transcrire le torchecul, car c'est pas fini, cette histoire-là!

Tout ce que les camaros viennent de reluquer, ce n'est que pour les engueulades.

Y a maintenant le truc de la provocation au meurtre.

Par exemple, je veux bien être pendu par les pattes au plus haut de la tour Eiffel, si on me prouve autrement clair que du jus de chique qu'il y a eu un brin de provocation. Or donc je continue :

I. D'avoir à Paris, directement provoqué commettre le crime de meurtre, la dite provocation non suivie d'effet, ... (toujours dans la même tartine!) notamment ces passages :

1. « Et c'est ces gas là, pour qui la rue des Hosiers sera trop petite quand viendra la Sociale.

« C'est ces gas-là que tous nos vendus de journalaux encensent chaque jour dans leurs cochonnes de feuilles publiques.

« Tas de paillasses et soldats qui font le truc sur les grands chemins!

« Sacré charogne, ça va-t-il encore durer longtemps?

« Eh, il pourrait bien y avoir de beaux exemples cette année : la poudre qui ne pète pas n'a pas été inventée pour les moineaux... »

« Et le jour où nous nous foutrons à manigancer nos grandes manœuvres c'est pas les galonnés qui manqueront... seulement si on juge de l'avenir d'après le passé, y a bougrement de chances pour qu'ils soient du côté du mur. »

Je le répète, mille charognes!

Faut être trente six mille fois vaches, comme le sont les marchands d'injustice, pour voir la dedans une provocation.

Mais, ces bandits là, n'en sont pas à ça près!...

Continuons :

III. — D'avoir, aux mêmes lieux et même

date, directement adressé des provocations aux militaires des armées de terre ou de mer, dans le but de les détourner de leurs devoirs militaires et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs chefs, ... (toujours dans le même flanche, nom de dieu!) Et le passage qui les fait rogner le voici :

Ce qui me fout du baume au cœur, c'est qu'y a pas à dire, c'est une sacrée école de révolte que celle des grandes manœuvres.

Y a plus d'un pauvre bougre qui est parti l'autre jour, nous engueulant, nous traitant de salopiaux, d'anti-patriotes et qui reviendra avec plein le cul de la patrie.

Il en aura soupié, le bougre!

Y a rien comme la faim et la douleur pour vous ouvrir les quinquets; sans compter les insultes et la preuve que ces jean-foutres sont des imbéciles ignorants comme des tourtes.

Oui, foutre, y en aura plus d'un qui y viendra à la Sociale après les manœuvres.

Tous ces délits sont prévus par une chiee d'articles de la loi contre la presse de 1881.

Mais, nom de dieu! je suis pourtant bien forcé de dire ce qui est : j'ai beau fouiner, je ne trouve pas dans tout ça la moindre bricole de provocation.

C'est tout justes'il y a une constatation des faits.

Ainsi, voilà qui est entendu : faudra que lundi le copain Sicard perde sa journée pour aller reluquer la gueule puante de vieux bardons habillés en femmes et galonnés de peaux de chat.

Et pourquoi, nom de dieu?

Car, enfin, faut raisonner un brin!

Eh bien, le plus rigolo dans l'es-pèce, comme disent ces robins mal-propres qui me cherchent pouille, c'est qu'au fond j'ai engueulé des salauds fortement houspillés.

Sans ressasser les foutaises imprimées par les radicaux pendant des années et des années sur les jean-foutres galonnards de la Semaine sanglante, Gallifet, Davoust et Saussier, ces jours derniers, quelques grands canards, moins cochons, ou plutôt intéressés, ont engueulé le gros birbe de généralissime, à propos de la crevaisson d'une floppée de bons bougres de réservoirs.

A preuve, foutre, la scie qu'on lui a monté parce que mon cochon avait fait partir les pauvres troubades à sept heures du matin, déjà en pleine chaleur!

Mille tonnerres, ils ne lui ont pas mâché que c'était parce qu'il se levait trop tard, qu'il y avait tant de coups de soleil.

Si les marchands d'injustice s'en prennent à bibi, c'est y qu'ils veulent me faire payer le chocolat et la location de plumards chics, dont les grands quotidiens n'ont pas soufflé mot?

Pigez-vous le vieux Peinard réglant la note de ces salauds?

Merde, alors!

Foutrerie, que tout ça!

La vérité c'est qu'ils sont à cran, parce que seul j'ai gueulé ferme la saloperie de toutes ces crapules.

L'armée, c'est sacré!

Songez donc, y aurait plus mèche de faire des massacres comme à Fourmies.

Pour sûr, Sicard va écopper : c'est deux ans qui vont lui tomber sur le rable.

Je dis deux ans, parce que les vaches ne peuvent mettre plus!

Et puis après?

Ça empêchera-t-il Saussier, Gallifet et toute la bande d'être des assassins?



EN ALLEMAGNE

Pas de veine les socialos à la manque, ça se décolle de partout!

Jusqu'à ces derniers temps, le boniment à la mode était de nous donner l'Allemagne à reluquer, et ça, parce qu'il y a deux douzaines de bouffe-galette socialos à l'aquarium de Berlin.

Vous aviez beau répondre à ces birbes:

« La belle jambe que ça fait au populo? Pas moins, il lui faut endurer Guillaume le Teigneux et la sacrée bande des jean-foutres de la haute... »

Ah ouat, ils ne vous écoutaient pas! Ils continuaient leur sérénade, vous cornant les oreilles que les socialos de là bas se tiennent comme deux doigts de la main.

Aujourd'hui, faut en rabattre!

A preuve ce qui s'est passé à Berlin dimanche dernier : trois des délégués socialos à la manque du Congrès de Bruxelles rendaient compte de leurs mandats devant 3.000 bons bougres.

Un orateur a blâmé l'exclusion des anarchos; un autre a engueulé Liebknecht à cause de son discours contre Domela sur le militarisme.

Malgré ça, l'assemblée a voté en faveur des socialos à la manque.

Mais un vote, quoi que ça signifie c'est de la couille en bâton.

Ça n'empêchera pas que les chefs de là bas, qui se sont tous faits les larbins de Guillaume le Teigneux sont roustis pour de bon.

Ainsi, dans un faubourg de Berlin, comme qui dirait le Montmartre de là bas, trois jeunes socialos qui sont contre les pontifes ont été choisis délégués pour un congrès qui va avoir lieu à Erfurth.

Aïens, c'est pas trop tôt, mille dieux, que les Alboches se foutent à ruminer, et à penser un brin eux-mêmes, sans permission.

La Sociale y gagnera!



CHAROGNE DE TANTE

Eh, les aminches, vous avez dû reluquer dans les quotidiens l'histoire du sourd-muet assassin ?

On racontait que le type, élevé charitablement par sa tante, avait un sale caractère, était jaloux comme un tigre de ses deux petits cousins.

Les caresses, le dorlottage, ça ne prenait pas sur lui; il était mauvais comme la teigne.

Il était tellement méchant que l'autre jour il chercha à tuer son petit cousin d'un coup de revolver.

Pas vrais, tous ces ragots, nom de dieu! Voici la vérité vraie sur ce pauvre bougre.

Salomon, c'est le nom du sourd-muet, avait en effet été recueilli par sa tante. M^{me} Gorst, moins par charité que pour le profit qu'elle comptait en tirer.

Elle le faisait trimer jour et nuit, nom de dieu! Salomon n'était pas feignasse, il bûchait comme quatre et rendait bougrement de services: c'était la bonne à tout faire de la boîte, quoi!

En retour, la tante le nourrissait mal et le frusquait kif-kif à un mendigot.

Et c'est pas tout, bon dieu! Non seulement elle l'exploitait comme un nègre, mais en plus elle lui foutait des gifles, des torgnoles, en veux-tu en voilà!

Elle se fiait sur l'infirmité du pauvre, et quoiqu'elle le vit grandir, elle espérait bien le garder toujours sous sa coupe.

Il ne lui venait pas à l'idée que le malheureux aurait l'aplomb de se rebiffer.

Ça arrive pourtant, car tout à une fin, nom de dieu!

Un beau jour, il décanilla de chez sa tante et se réfugia chez des amis, fabricants de casquettes comme les Gorst, et ou il espérait turbiner de son métier.

Y avait à peine quelques heures que Salomon était installé dans le nouvel atelier, que la bonne tante s'amena comme une tempête, faisant un pétard du diable.

Et de brailler la garce! « Comment, me prendre mon neveu? Lui, que j'ai recueilli, qui m'a coûté les yeux de la tête... que j'aime tant!... »

Et pour prouver son amour, elle tombe à bras raccourcis sur le pauvre muet qui dut radiner à l'atelier familial, la rage au cœur.

Turellement, l'envie de déguerpir à nouveau trotait dans le ciboulot de Salomon. Et de ruminade en ruminade, l'idée lui vint de se défendre contre sa maudite tante, le jour où elle voudrait le tarabuster.

Ça ne tarda pas, mille bombes!

La sacrée bourrique oubliant l'escapade

de son neveu, lui tomba sur le poil la semaine dernière.

Salomon, bien décidé ce coup-ci, s'en alla empaqueter ses quatre bibelots, mit dans sa poche un revolver de pacotille qu'il avait gagné à la foire aux pains d'épice, et s'en vint vers la porte.

La tante se mit devant, l'empêchant de se tirer, sans turellement ménager les torgnoles, coups de poings et coups de pied.

Foutre! tout à fait en rage, le pauvre muet sort son revolver et tire trois coups: pan! pan! pan!... sans viser, sur son bourreau.

Y a que la mauvassegraine qui échappe! Les balles, au lieu de moucher cette taupe infernale vont blesser légèrement (du moins une sur trois) le môme de Gorst qui se trimballait par terre à jouer.

Ce pauvre diable de Salomon ne savait même pas manier un revolver!

**

Voilà l'histoire véridique, les cameluches. Vous voyez qu'elle est bougrement différente de celle dégoisée par les quotidiens.

Et dire que Salomon est au ciou, qu'un de ces quatre matins il va passer aux assises!

L'avocat bêcheur fera des phrases, il demandera une punition sévère, le traitera de sans cœur; puis serinant toutes les menteries de la tante, rengainera que Salomon est paresseux, incapable, rageur, assassin....

Il fera tout, la vache, non pour chercher la vérité, mais pour faire condamner le malheureux, qui non seulement n'est pas coupable, mais que son infirmité rend encore plus intéressant.

Oh là là! est-ce qu'on s'occupe de tout ça au Palais d'Injustice!

Tas de bourriques, vous êtes du même calibre! Charognards de la haute et exploiters des faibles, donnez-vous la main.

Allez, dans son petit doigt, Salomon vaut bougrement mieux que vous tous.

Oui, nom de dieu! Et tenez, les aminches, avant que je pose ma chique sur son sujet, que je vous dise encore une machine sur son compte:

L'hiver dernier, passant sur un pont, il voit un gosse en train de se noyer, vivement il dévale sur le quai, et malgré le frio, il se fout à l'eau et sauve le gosse.

Il en fut malade à crever, mais que lui importait! Il avait sauvé le gosse.



ENCORE LES MANŒUVRES

Nom de dieu! c'est donc la saison qui veut ça?

Dans tous les patelins les jean-foutres de la gouvernance mettent leurs troupes en campagne pour la grande trouducaterie des manœuvres.

En Allemagne, en Autriche, en Italie, partout c'est kif-kif à la France!

C'est triste, mille bombes, bougrement triste!

Eh oui, car c'est la preuve que dans tous ces patelins le populo est serin comme la lune: c'est y bête de se laisser monter le job par les sacripants de la haute!

Oui, c'est d'un bête épastroillant.

Quoique ça, prenez dans le tas le premier pauvre bougre venu, et dites-lui de quoi il retourne. Oh, s'il a confiance, il vous videra son sac: « Lui, il n'est pas assez andouille pour couper dans tout ça; si seulement tout le monde était comme lui.... Mais voilà, il est seul, tous les autres sont des pochetées!... »

Après celui-là, vous pouvez faire passer au même interrogement, à la queue leu-leu, tous les pauvres bougres du régiment... puis ceux d'un autre... et ensuite ceux d'un autre...

Les uns et les autres vous répondront pareillement: « Je suis mariole, moi! Mais, y a que moi... si je marche c'est par force; tous les autres qui sont des moules marchant, faut que j'en fasse autant... »

Eh, les sacrés types, au lieu de vous débiter mutuellement, il serait rudement plus chouette de vous raconter vos peines et d'avoir confiance entre vous.

Nous n'en serions pas ou nous en sommes, nom de dieu!

Car enfin, je ne le serinerai jamais assez: les jean-foutres de la haute sont une poignée, tandis que nous sommes des millions.

Pour que nos emmerdements cessent, y aurait qu'à vouloir.

Voilà le grand hic: vouloir!

On nous a tellement masturbes depuis des siècles et des siècles, que nous n'avons par pour deux liards de volonte dans la peau.

Aussi, les richards en profitent, mille dieux! Ils nous font tourner, virer, pire que des toutous.

Ainsi, pour les grandes manœuvres, aussi bien en Italie, qu'en Allemagne, qu'en France, les pauvres bougres qu'on avait commandés ont quasiment tous marché.

Pourtant, mince de gueule, qu'auraient fait les grosses légumes si une trifouillée de prolos avaient fait la bête!

Voyez-vous le tableau, un gendarme arrive: « Faut marcher, mille polochons! »

— Bè!... Bè!...

Pas mèche de lui en tirer davantage. Le pandore, foutu à cran, empogoe mon type, et l'autre, mou comme une chiffe, se laisse faire.

Il veut le faire marcher, ah ouah! Les guibolles ne bougent pas.

Pour lors, on l'enquille sur une vieille guimbarde, et en route pour la caserne.

Arrivé là, même tonneau: il ne veut pas se frusquer en assassin, et à toutes les questions, il réplique « Bè... Bè... »

On le débraguette, on le reculotte, kif-kif un môme de six mois... »

On lui fout un flingot dans les pattes, et patarou! le flingot tombe avec un bruit de vieille ferraille...

Hein, les camaros, ça serait bougrement mariole de faire la bête comme ça!

Savez-vous bien qu'il suffirait de quelques milliers faisant pareil, pour que les grosses légumes en perdent la boussole.

Mais voilà! On est pochetées en di-

ble. C'est à croire que de la bouze de vache coule dans nos veines.

..

Pourtant, faut pas trop bêcher, nom de dieu ! Tous les troubades ne se sont pas laissés mener comme des petites niguedouilles.

A preuve que les quotidiens racontent qu'en Autriche, y en a qui prenaient pour cible les gueules des galonnés.

Et il paraît que ça c'est répété, souvent et qu'il y a eu une riche série de coups pareils.

En Allemagne, c'est kif-kif, mille bonoes ! Les grandes manœuvres se passent en Alsace, et si toutes les grosses charognes qui entendent siffler les balles à leurs esgourdes en cassaient leurs pipes du coup, il n'en resterait pas lourd !

Y a même un sous-off d'escoffié complètement.

Autre chose : depuis que les trouducateries militaires ont commencé, c'est par douzaines que les pousse-cailloux d'Allemagne défilent à Belfort. Ils profitent du voisinage de la frontière pour se tirer des flûtes.

Et ils n'ont pas tort, nom de dieu !

Par exemple, y en a des couillons : c'est ceux qui s'engagent illico dans la légion étrangère.

C'était bien la peine de désertir ! La belle foutaise que de changer son cheval borgne pour un aveugle.

Turellement qu'aux manœuvres françaises, il n'arrive aucun de ces avaros.

A preuve, ouvrez les quotidiens : ils se chatouillent tous pour paraître joyeux.

Gais et contents, les troubades font le poireau sous le soleil, trottent comme des dératés, couchent sur la dure et serrent leur ceinturon d'un cran, quand vient l'heure de la soupe.

Vous croyez qu'ils songent à la petite famille laissée à la piole ? Oh là là ! ils s'en foutent comme d'une guigne !

Que les gosses pleurent la faim, que la mère ne sache ou donner de la tête avec les quelques sous d'indemnité qu'elle mendigotte, c'est pas leur affaire !

Elle peut foutre au clou les frusques et le petit bazar, c'est pas eux qui s'en feront du mauvais sang !

Ils sont soldats ! Ils sont patriotes avant d'être des hommes...

Actuellement, ils font les jacques pour permettre aux galonnés de faire la roue devant la galerie, faut pas leur en demander plus, nom de dieu !

La casaque, le grim pant rouge sang, le batacion qu'on fout sur le rablé à ces malheureux, leur tourne la boule complètement !

Hier ils étaient des hommes, aujourd'hui à peine si c'est des marionnettes.

Ils défilent, ils paradedent au doigt et à l'œil d'un Gallifet, qui peut-être a sorti les tripes du ventre à leur père !

Demain, quand ils auront foutu au rancard toutes les guenilles dont on les frusque, ils se rongeront les poings.

« J'étais t'y assez bête, assez idiot, assez crelin !... » ils rumineront, s'engueulant eux-mêmes.

Et après-demain, sur l'ordre du même galonnard, ils repiqueront au truel... Pauvres andouilles ficelées, que nous sommes.

COCHON CONTRE COCHON

Le camaro qui à Roubaix, s'occupe de bazarder mes réflexes, m'envoie une petite histoire que je colle nature :

Cher père Peinard,

La semaine dernière, comme je faisais ma tournée avec tes flanches et la Révolte, j'entre chez un socialo qui te lit toutes les semaines. Celui-ci est un gas franc d'allure, un peu entêté de théories étatistes, mais qui n'a pas d'ambition pour deux liards. Il ne veut rien être, lui ; aussi, il gueule toujours sur ceux de ses collègues qui ne marchent pas droit.

Comme j'entrais chez lui, il se fout à rire comme une baleine, à tel point que je croyais qu'il perdait la boussole.

— Tu ne ris donc pas ? qu'il me fait.

— Pourquoi rire ?

— Quoi ! Tu ne sais pas la nouvelle ?

Ah, ah, ah !... c'est rigolo tout plein ; faut que tu couches ça sur du papier pour le père Peinard, afin qu'il en fasse part à ses lecteurs.

— Raconte voir, que j'y fais.

— Tu connais Achille Lepers ?

— Le vice-président du conseil des prudhommes, délégué au congrès de Bruxelles, caporal pompier et médaillé par dessus le marché..... Ouf ! je suis à bout d'haleine, rien que d'avoir dit tous ses titres. Qui qui ne connaît pas cette trombine-là à Roubaix ?

Ici, faut que j'ouvre une parenthèse pour te dire ce que sont les pompiers de Roubaix.

J'ai entendu dire qu'à Paris et dans certaines grandes villasses, les pompiers sont une sorte de troubades encasernés, ne s'occupant que de combattre les incendies, ou de porter secours, en cas de catastrophe.

Dans d'autres villes moins conséquentes, les conseillers cipaux ont imposé à messieurs les proprios l'obligation d'être pompiers. Ça c'est logique. Neuf fois sur dix, c'est dans la boîte d'un richard que le feu fait des siennes : donc que les richards aillent l'éteindre. En agissant ainsi, ils ne font que se prêter mutuellement secours, contre le danger ou le hasard qui peut détruire leur saint-frusquin.

A Roubaix, rien de pareil : ceux qui sont pompiers, le sont de leur plein gré. Pourtant, la compagnie n'est composée que d'ouvriers et de quelques commerçants qui en tiennent la tête.

Tu vois d'ici ces pauvres bougres ! Après un turbin de douze ou quatorze devoir sauter du pieu au milieu de la nuit, ou bien quitter le turbin et perdre sa journée, pour aller éteindre un incendie.

Et què qu'ils ont pour ça ?

Tout juste cent francs par an ! A peine de quoi payer les chaussures, et les verres de tord-boyaux qu'ils lichent pour se donner un peu de force quand leur sacré devoir les appelle.

Il faut te dire aussi, père Peinard, que les pauvres bougres qui se foutent là dedans sont des belges qui veulent se garantir contre les chances d'expulsion. Ceci soit dit, sans vouloir les débiter.

Le citoyen A. Lepers, fougueux ennemi de la propriété bourgeoise, guediste enragé, est caporal dans cette compagnie ! Il a déjà déployé tant de zèle, que les autorités ont jugé bon de lui foutre une médaille, pour services rendus à la propriété bourgeoise en train de périr. Faut le voir parader, cet anti-patriote, les jours de fête, sanglé comme un boudin dans sa tunique, le casque luisant, le flingot sur l'épaule....

Mais revenons à notre histoire :

— C'est vrai que me fait mon aminche le socialo, tout le monde le connaît à Roubaix. Eh bien, écoute le pied de cochon qu'il vient de jouer :

Dans une courette, comme on en voit tant ici, et uniquement habitée par des ouvriers, un petit commerçant s'y était établi, pour faire je ne sais au juste quel truc. Il paraît qu'il ramassait, par-ci par-là, tout le gras de bœuf, de mouton, etc, et fondait ça pour en faire du suif.

C'était une peste ! Les habitants ne voulant pas se laisser empoisonner, pétitionnèrent au conseil cipal. Celui-ci décida d'ouvrir une enquête, et mon Lepers fut chargé de ça.

Le commerçant eut vent de la chose. Il radina chez l'enquêteur et lui dit : « Voyons, què que ça peut vous foutre, à vous, si j'empoisonne un quartier d'ouvriers ? Vous ne vous en portez pas plus mal pour ça ! Ne faites donc pas de rapport... pour la peine je vous donnerai un gros cochon.... »

« Hum ! Hum ! fit l'autre, un gros cochon. puis, après avoir réfléchi : ça y est, engraissez-moi un beau cochon et j'arrange l'affaire.... »

En effet, il fit un rapport prouvant que le truc du commerçant n'empestait pas le quartier.

Mais, quand il alla réclamer son cochon l'autre ne voulut rien savoir, et pour tout potage, lui glissa quatre pièces de cinq francs dans le creux de la main.

— Voilà l'histoire ; qu'en penses-tu ? que me fait l'aminche en terminant.

— Je pense deux choses : primo que les anarchos ont raison, quand ils disent : chargez des individus de faire vos affaires et c'est les leurs qu'ils feront.... Deuxièmement, tu rigolais bien fort à mon arrivée, maintenant tu es tout triste.

— C'est vrai ! Ça me dérange de voir un bon, un pur, comme Legers se corrompre.

— T'as tort, l'aminche. Contre les influences du milieu, y a pas de pur qui tienne : mets une belle pomme au milieu d'un panier de pourries, et elle sera bientôt foutue aussi. Rappelle-toi Tolain, quand il a débuté, c'était aussi un pur, un socialo ; à force de vivre avec les bourgeois il est devenu le propre à rien que tu sais. La liste de ces sauteurs est longue jusqu'à Basly qui dernièrement demandait à l'Aquarium un impôt sur le pain !

Rumine, camarade, et remarque que ce n'est pas en changeant les hommes du pouvoir que notre misère finira, mais bien en changeant la société de fond en comble....

Sur ce, l'aminche, au revoir, on en recausera.



GRANDE FÊTE!

Mézières. — Un camarade m'écrit qu'il va y avoir là-bas un gueuletonnage faramineux vers la fin du mois.

Sa babillarde est si bougrement longue qu'il y a pas mèche de la foutre ; je résume donc :

S'agit de faire la fête en l'honneur de Bayard, un sabreur de l'ancien temps qui sauva la ville de l'ennemi.

Y a belle lurette de ça, nom de dieu ! Le fusil Lebel n'était pas inventé, non plus que le clyso-pompe à vapeur.

Quoique ça, les gonces de l'endroit s'enflamèrent comme de allumettes de contrebande à l'appel de Bayard, et s'armèrent de ce qui leur tomba sous la patte : pelle à feu ou seringue...

C'est cet événement que les gros bonnets de la ville veulent festoyer.

Et dam, comme à tous les coups qu'ils font la noce, c'est la belle galette du populo qui saute.

Vous dire que les bons bougres coupent dans ces fourbis ? Turellement, non !

Ils rient jaune, car ça leur fait mal au cœur de voir des mascarades et des gueuletonnages payés avec leurs gros sous.

Et ça, tandis qu'eux mêmes ont bougrement de la peine à s'empêcher de crever la faim.

QUÉ SALE TRUC

Alger. — Deux riches copains, Bonnardot et un autre, avaient été entoilés y a trois semaines, pour avoir, chez un grand bistrot, parlé trop franchement contre l'armée.

Ils sont passés en correctionnelle l'autre jour ; les juges ont déclaré que ça ne les regardait pas.

Ne croyez pas, les aminches, qu'on foute la paix aux deux zigues pour ça. Ah mais non ! Il paraît maintenant qu'on va les faire passer en assises.

Heureusement qu'on leur a ouvert la lourde de la prison, sans qu'ils aient pu attendre leur jugerie un sacré bout de temps !

VACHERIE D'UN CONTRE-COUP

Amiens. — Les contre-coups, c'est les boule-dogues des patrons ; on dirait que ces charognes-là prennent plaisir à mordre les mollets des pauvres bougres.

Jugez plutôt, les aminches ; vous me direz ce que vous pensez du birbe en question :

A l'usine Lagimont, un grand tissage de laine d'Amiens, turbinait depuis un sacré temps une pauvre bonne femme, à moitié maboule et idiote, Blanche Vasseur.

L'autre jour, elle s'en va chercher le contre-maitre pour un arrangement à son métier. Il arrive et se foute à beu-

gler pire qu'une bourrique : « Nom de dieu de nom de dieu ! il n'y a rien dans votre métier... sale vache !... »

En disant ça, il empoigne la femme et la foute dans le métier à tisser qui la tamponne comme une merde ; toute abimée, elle tombe par terre, gueulant horriblement.

Foutue en rage, par ce tableau, une bonne bougresse, colle sa navette sur le dos du contre-coup. Chouette, mille tonnerres ! Ça paraît d'un bon sentiment.

Le contre-maitre a reçu l'autre sans chercher à rouspéter. Illico, il prend sa victime sous les aisselles, la trimballe dans la cour, puis ordonne au concierge d'aller chercher son livret.

Une fois la pauvre ouvrière dehors, le scandale était évité : le contre-coup se foutait du reste !

C'est un passant qui a soutenu la malheureuse et l'a conduite chez le commissaire central. Là, en voulant expliquer ce qui lui était arrivé, elle est tombée sur le parquet, tournant de l'œil.

Voyant ça, le commissaire a fait radiner un brancard, et on a embarqué la Vasseur pour l'hospice.

Vous croyez peut-être, les camarades, qu'on va bassiner la garde-chiourme pour sa crapulerie ?

Y a pas de pet, foutre !

Ousqu'on irait, si un patron ou ses larbins n'avaient pas le droit d'assommer leurs ouvriers, ou de les foutre sous leur machine, si ça les botte ?

Dans l'ancien temps, les rois se payaient la fantaisie de démolir les bons bougres à coups d'arquebuse.

Quoiqu'il y paraisse, nous ne sommes pas aussi loin de ce temps qu'on pourrait le croire ; y a que les façons d'assassiner le populo de changées.

Et ça sera ainsi tant que le populo, se rebiffant carrément, n'aura pas envoyé dinguer pour toujours : patrons, gouvernants, proprios et richards.

POT AUX ROSES

Vrigne-aux-bois. — Nom de dieu, y a des micmacs dans les syndicats possibles !

Un camarade de là-bas m'envoie deux tuyaux qui ne sont pas tout à fait en faveur de ces fameux oiseaux qui braillent sur tous les toits que le père Peinard est payé par Constans.

Voici de quoi il retourne :

Chez Camion, un exploitateur à qui j'ai déjà eu l'occasion de botter le cul, on vient de renvoyer trois bons bougres, le père et ses deux fistons.

Et ça, pour une dispute que le père a eu avec le petit crevé qui dirige la boîte.

À la syndicale, on s'est réuni pour savoir, si comme c'est de coutume dans le patelin on foutrait Camion à l'index, pour le forcer à réembaucher les trois bons bougres.

Sur vingt membres de la Commission, quatre à cinq voix ont été pour, et le reste contre.

Hein, voilà de la solidarité possible !

Autre chose :

La maison Mouton, une autre boîte du pays, est toujours à l'index. N'empêche que des ouvriers qui font partie du syndicat vont chercher des poignées de fenêtres pour les limer à raison de

9 francs 50, le cent, tandis que chez Camion le même ouvrage est payé 12 fr. 50 le cent.

Elle est rien mouche, cette façon de maintenir les prix !

Et si vous me disiez, c'est des premiers bougres venus qui font de ces coups.... Mais non, c'est des militants, et qui comme je le disais tout à l'heure, n'ont pas de dégoûter des lavanderies sur mon compte.

CHOUETTE CONFÉRENCE

Cherbourg. — Samedi soir et dimanche après-midi, le copain Faure a fait là-bas deux conférences qui ont épaté les populations.

C'était d'autant plus imprévu que Cherbourg est une ville où l'Etat donne la becquée à tout le monde.

Le populo qui turbine à l'arsenal de l'Etat en est arrivé à considérer ce sale bougre d'Etat, comme une sorte de dieu vivant.

C'est dire qu'un anarcho devait y être reçu à peu près comme un cabot dans trois jeux de quilles. Surtout que les journalistes bourgeois ont donné dans le patelin une photographie des anarchos qui n'a rien d'engageant.

Quéque chose dans le même tonneau que la gueule que le Grelot, un canard bourgeois à images, me fait de temps à autre.

Avec ça, gueulard comme dix-huit bourriques, raisonnant comme un tambour crevé.

Faure a foutu la légende à cul. Ça lui a été d'autant plus facile qu'étant un peu mieux embouché que bibi il a renversé les bourgeois étaient venu reluquer sa tranche.

Ils en rotaient, nom de dieu ! Et y avait pas qu'eux d'épatés, les ouvriers à qui on a monté le bobéchon l'étaient aussi :

« Comment, qu'ils se disaient tous, les anarchos c'est pas des andouilles, ou bien des fous, sinon des purs imbéciles, ou des malfaiseurs ? Y a donc chez eux des types qui ont des idées, qui sont philosophes, orateurs ou artistes ? C'est donc sérieux, l'anarchie !... »

Et tous ces bougres là qui étaient venus avec des intentions de faire du bouzin, ou pour le moins de rigoler, ont applaudi ferme le copain Faure.

Turellement, il n'a pas pu en deux conférences, dire tout ce qu'il avait à dire. Il en a dit assez cependant pour foutre la puce à l'oreille, autant à ceux qui souffrent de leurs propres douleurs, qu'à ceux qui souffrent de voir les autres pâtir. De sorte que, à tous ceux-là l'envie est venue de connaître la vérité.

Faure reviendra à Cherbourg dans quelques mois, et déjà il y trouvera un changement. Au lieu d'un populo tout à rebrousse poil, il verra des gars désireux de savoir, pleins de bonne foi et ne demandant qu'à ce qu'on leur donne des bonnes raisons.

Ça ne sera pas difficile, nom de dieu ! C'est dire qu'ils verront que la vérité n'a pas cinquante mille visages, et qu'en ce qui concerne la solution de la question sociale, la vérité, c'est l'Anarchie !

Mieux, foutre ! Les bons bougres de là-bas ne vont pas attendre le retour de Faure : il va illico se former un groupe à Cherbourg.

Les copains qui en ont pris l'initiative font appel à tous les sociaux sans dis-

linction d'école, qui éprouvent le besoin de se renseigner, de s'instruire, de faire des objections et de les réfuter.

Les sociaux qui désireraient faire partie de ce groupe peuvent écrire à l'adresse S. L. Cherbourg, poste restante.

BIEN RAMASSÉS

Bourges — Samedi dernier, réunion emmanchée par les sociaux à la manque. Pour attirer le populo, y avait des noms snr l'affiche; Vaillant tout seul s'est juste dérangé.

Il a commencé un dégoisage macaronique où on n'était pas foutu d'y rien comprendre.

Après lui, un copain donne lecture d'un fianche sur la journée de huit heures, où qu'il prouvait que ce dada des jésuites rouges est une couillonade, disant que la vraie question est de supprimer les patrons, et non pas de parlementer avec eux.

Mais ouat, va te faire lanlaire!

Les aboyeurs de la bande de ceux qui avaient été sages comme des petits cochons en pain d'épice, tant que Vaillant jacassait, ont vivement fait du fouan.

Sur ce, un autre camarade monte à la tribune, demandant si le Congrès de Bruxelles était libéral.

Et Vaillant de répondre : oui!

Et les copains de lui demander : pourquoi avez-vous expulsé les anarchos?

Du coup, Vaillant a cassé le morceau; bêlagement il a voué que si les anarchos avaient mis leur grain de sel dans le Congrès, ils auraient pu y faire des prosélytes, c'est ce que ne pouvaient endurer les sociaux à la manque.

Lerigolôt, c'est que le canard des types, disait le surlendemain que tous les bons bougres présents avaient voté pour Vaillant.

Sacrés blagueurs! Sur 1000 bons bougres, il s'est juste levé une vingtaine de mains : les pattes de l'état-major, quoi!

Et ça, tandis que les autres bons bougres gueulaient : à bas les 25 francs! Plus de charlatans.

ROUSSIN MODÈLE

Charleville. — Un bon lieu m'en envoie de rigolboches sur un brigadier de police du patelin.

Ce sale oiseau, quand il n'a pu tarabuster des pauvres bougres se venge sur sa femme. Il lui fout des tatouilles abominables, nom de dieu!

Et ça en plein jour et, comme de juste à propos de bottes; la dernière tripotée qu'elle a reçue était encore plus fadée que les autres; elle gueulait au secours de toutes ses forces, et tout le monde de s'amasser dans la rue.

Le temps qu'il laisse sa femme tranquille, il l'emploie à vendre du vin; malheur à ceux qui ne veulent pas lui en acheter!

C'est ainsi qu'une bonne bougresse qui tient un caboulot, s'est vu foutre un procès sur l'échine, parce qu'elle avait refusé de se vinasse.

Bédam, il a la loi de son côté, et comme tous les charognards, il en abuse!

Le birbe est dans les mœurs, aussi c'est dire que les mœurs, c'est pas ça qui l'étouffe!

Il fait passer les filles à la visite; mais avec lui, comme avec le ciel, y a des accommodements : celles qui sont gentilles n'ont qu'à l'être jusqu'au bout...

A propos d'amour, y a une histoire très raide sur le compte du roussin : y a quelque temps, il fut obligé de faire des excuses publiques à un bon bougre à qui il avait envoyé un petit poulet lui donnant un rendez-vous.

J'insiste pas!... Voos voyez le tableau les camaros. Si le roussin ne s'était pas aplati comme une punaise, il te l'escrabouillait pire qu'une merde.

Quel riche mossieu, hein! Il frime déjà bien en brigadier; quoique ça, le mâre ne ferait pas mal de le gâonner davantage : le salopiaud en est bougrement digne!



Babillarde d'un Matelot

Marseille, le 11 septembre.

Mon vieux Peinard,

Ouvre l'œil au bossoir, je vas te conter la vie du pauvre bougre de matelot.

Ceux du Service je n'ai pas besoin de t'en parler, c'est le même abrutissement que dans l'armée de terre. Ils en ont donné la preuve dernièrement en allant faire les ouls-culs en Russie où ils gueulaient : « Vive le Tzar! » et en Angleterre, où ils présentaient les armes à la vieille soularde qui est reine du patelin.

Parlons donc des matelots du Commerce : à bord nous sommes soumis à la même discipline qu'au service, et en plus, nous bourlinguons 16 à 18 heures sur 24 quand le temps est maniable. Mais au moindre mauvais temps, tout le monde sur le pont, nuit et jour : il n'y a plus de repos pour personne de nous.

Ça s'explique, parce que pour s'enrichir au plus vite, les armateurs sont si rapias qu'ils économisent, en diminuant le plus qu'ils peuvent sur le personnel.

En plus de ça, ils nous faut bouffer rien que des vivres de mauvaise qualité; surtout à bord des navires à voiles.

Figure-toi un beau voilier de 6 ou 700 tonneaux, mâté en trois-mâts barque. Il y a tout juste 4 matelots, 2 novices et un mousse (qui sert de garçon de chambre et sert le capitaine, le second et le maître, qui boulotent à la même table); puis un cuisinier qui fait le fri-chti pour tous.

La boustifaïlle des matelots, c'est du vieux lard salé et des fayots. Puis pour varier : des fayots et du vieux lard...

Et ça pendant plusieurs mois que durent les voyages.

Avec ça du biscuit qui bien souvent marche tout seul, tellement il s'est farci d'asticots.

Pour ce qui est de se rincer le goulot, suivant les conditions de l'embarquement, on nous donne un quart de vin pendant trois ou quatre mois, ou bien du sirop de grenouille.

Ce n'est pas le capitaine qui embauche son monde lui-même; pour embarquer dans ces bagnes, on a recours aux marchands d'hommes (placeurs de marins.)

Le type à qui on s'adresse nous oblige, si nous voulons être embarqués, à aller dans des gargottes qu'il nous désigne et que nous appelons hôtesses.

Là dedans on bouffe de la sale carne, et tout ce qu'on y liehe ça vous fout malade à crever.

Puis quand le marchand d'hommes sait que nous sommes à la côte, bien à sec et en dettes, il nous dégotte un embarquement que nous sommes forcés d'accepter à 50 ou 55 francs par mois.

Et encore, pour sa peine, il nous faut lui casquer une pièce ce cent sous au moins, qu'on a soin de nous retenir sur nos avances. Si nous rouspétons, le capitaine qu'est d'accord avec lui ne nous embarque pas; l'hotesse nous fout à la porte, et nous sommes sur le trimard!

Moi, je sors, il ya quelques jours, d'un navire à voiles. Nous étions partis de Bordeaux pour la Guadeloupe, dans les Antilles.

A propos des Antilles, mon vieux Peinard, il y a des négrots là-bas qui se débrouillent bougrement mieux que nous. Je t'assure que ceux-là ne se laissent pas remorquer par le bout du nez.

Nous autres, les matelots, on nous faisait branle-bas le matin à 5 heures, et nous avions jusqu'au soir 7 heures, à virer au treuil, pour débarquer la marchandise, ou à scier des morceaux de bois de campêche. Et ça, sous un soleil de plomb qui nous rôtissait la carcasse.

Les gueules noires, c'est pas ça : ils arrivaient à 8 heures du matin et se carapattaient à 4 heures du soir, — et ils s'en foutaient pas une, va!

Quand le capitaine voulait les engueuler, ils lui rigolaient à la gueule et lui disaient : « Ou qu'a pas content? Moà qua pati... » Et ils se troyaient! Ensuite, pour en repêcher d'autres, y avait plus moyen.

Oh! pour des types à la coule, c'est des types à la coule!

Mon plus grand plaisir, c'était de jaspiner avec eux, car c'est des vrais bons bougres. Tous ils ont rudement les richards dans le nez. La preuve, c'est qu'à la ville de Port-de-France (Martinique) qui a flambé l'année dernière, ils m'ont assuré que ce qui a flambé le premier c'est la riche pièle de la gouvernance, les quartiers des richards et les turnes épatantes des planteurs.

C'est pas étonnant que les négrots aient tous ces jean-toutres dans le nez! Ces crapules voudraient les faire revenir au temps de l'esclavage.

Mais, y a plus mèche!...

Et sais-tu bien qu'il n'y aurait rien de drôle à ce qu'un coup de tralagar, comme les incendies de Port-de-France, ça recommence dans quelque temps.

Quant aux cahutes des pauvres bougres, s'il leur arrive de flamber dans les tas, crains rien, c'est vite rafistolé : des bamboux et quelques planches suffisent.

Maintenant, père Peinard, assez sur ce bord-là. Nous allons changer d'amu-

res et nous allons foutre le cap sur les navires à vapeur : Tiens-toi paré aux écoutes des basses voiles :

Les navires à vapeur, mon pauvre vieux, ils ont fait salement du tort aux matelots.

Dans le temps où il n'y avait que des navires à voiles, c'était chic pour nous ! ils prenaient plus de matelots qu'aujourd'hui, ne craignant pas la concurrence des vapeurs.

Maintenant tu as des navires à vapeur qui portent trois ou quatre fois plus que ceux à voiles et qui ne prennent que huit ou neuf matelots.

Oui, nom de Dieu, huit ou neuf matelots ! Et ça à bord de vapeurs qui trimballent jusqu'à 1.000 passagers — pauvres bougres d'émigrants qui partent pour les Amériques.

Et encore ces vapeurs sont presque tous matés, comme les navires à voiles, et en plus armés de six, sept ou huit embarcations, servant en cas d'avaries en mer, ou en cas d'abordage ou de naufrage.

Tu crois que le richard d'armateur va se rouger le sang crainte que son navire se perde, monte qu'il est par un équipage pas assez nombreux ?

Y a pas de pet ! S'il y arrive un sinistre et que tout le monde, hommes, femmes, enfants, se noie comme des petits chiens, il s'en fout.

La Compagnie d'assurances est là pour un coup : il ne perd pas un centime.

Malgré tout ça, c'est bougrement difficile d'embarquer sur ces abominables bagnes.

S'agit pas tant d'être bon matelot que d'être protégé. Si tu connais un richard ou un curé, ça va bien. Sinon que ta femme, ta fille ou ta sœur, aillent trouver une de ces deux charognes et ça va encore bien... Tu es sûr d'embarquer.

Mais un bon matelot qui n'a que ses certificats de capacité, — il peut se taper !

Si, tout de même, il embarquera au bout d'un mois ou deux, passés à terre, à courir d'un navire à l'autre.

Et ça, parce que les capitaines sont pas fachés d'avoir trois ou quatre bons matelots crainte des avaries, sur 8 ou 9 hommes d'équipage.

Pour les autres, j'ose pas te le dire, vu que tu n'es pas fou de le croire... Mais les copains qui sont dans les ports, soit le Havre, Bordeaux, Marseille, n'ont qu'à jabotter un moment avec des matelots, et ils pourront te dire que ce n'est pas de la blague.

Eh bien, le restant de l'équipage sont des types tortillant les fesses. Oh, il leur a pas été difficile d'avoir des lettres de recommandation des richards et des curés !

C'est des fils de bourgeois qui sortent des collèges, qu'ont lu des romans de Jules Verne, ou des journaux de voyages et qui se figurent que pour naviguer, il n'y a que reluquer à perpète la mer bleue et le soleil jaune... et voir des pays.

Y en même qui disent comme ça : « Je voudrais voir la tempête... Je voudrais voir un naufrage... »

Tas de crapauds ! Au moindre mauvais temps, quand il faut foutre un coup de collier, on ne voit plus personne sur le pont, — hormis les 3, 4 pauvres bougres qui ont réussi à s'embarquer sans lettres de recommandation.

Vas t'en faire un abordage avec ça, et

qu'il faille foutre les embarcations à la mer. — ah malheur !

Même pendant le beau temps ils ne savent pas gouverner, et on n'ose pas se fier à eux, pas plus pour la vigie que pour autre chose.

Ca fait que nous les pauvres bougres nous avons du bourlingage par dessus les oreilles. Trois ou quatre mois à bord d'un de ces navires, et vivement il nous faut débarquer, sans ça on en créverait d'esquintement.

Eh qui donc trouve son profit à tout ça ? C'est ces rapules de bourgeois et de richards, et rien qu'eux !

C'est eux aussi, qui tout en gobelant bien, faisant des noces à chier partout, nous traitent d'ivrognes, parce qu'après tant de privations nous estropons de temps en temps un verre de deux ronds pour noyer notre misère.

Bédam, puisque nous sommes assez couillons pour nous laisser faire ! Après nous avoir exploités et volés, ils nous insultent... C'est dans la note !

Mon vieux Peinard, je te serre la la louche,

CARTAHU, matelot



SOUSCRIPTION

pour les copains prisonniers et pour leurs familles

Un voleur volé.....	0 73
Une floppée de jeunes copains, après avoir iché une chopotte à Izieux.....	3 »
Amiens, excédent d'écot chez Tarlée.....	0 50
» Riquet à la Houpe.....	0 10
» Titrenne.....	0 10
» Une roste.....	0 05
» Tabarie.....	0 25
» Le Caporal.....	0 10
Rabiot sur une tournée.....	0 45
Alexandre, 2 bis, rue Cauchoise Rouen.....	4 »
Tortelier.....	1 »
Pavy, tailleur.....	0 25
Ma'hieu.....	1 »
Buisson.....	2 35
Atelier de chapeliers.....	7 »
Vente de brochures, Révolte.....	1 »
Report de la 1 ^{re} liste.....	38 90
Total.....	60 80

PREMIÈRE RÉPARTITION

Remis aux compagnes de St-Denis A la compagnie Granger.....	7 50
A Tennevin et Brunel (par Viard collecte salle Horel).....	5 »
Compagne Decamps.....	3 »
Aresti.....	2 50
Prenant.....	2 50
Decamps.....	2 50
Dardare.....	2 50
Léveillé.....	2 50
Pierre Martin à Gap.....	2 50
	36 »

Hé, les copains, qui avez des adresses de détenus ou de compagnes, envoyez-les afin qu'on puisse leur abouler quelques sous.

Si peu que ça soit, c'est mieux que rien, nom de dieu !

Et aussi, fouillez-vous, mille bombes ! Aboulez de la braise, faut qu'il en tombe !

Communications

— *Les réprouvés*, groupe de propagande anarchiste invite les socialistes révolutionnaires de toutes les écoles à venir discuter aux réunions qui se tiendront tous les lundis à 8 heures du soir à la salle Boiche, rue Saint-Bernard, 11 au premier.

Maromme. — Conférence publique et contradictoire, organisée par les groupes anarchistes de Rouen et des environs, avec le concours des compagnons Martin frères, le 27 septembre, à 4 heures du soir.

Sujets à traiter : La misère et ses conséquences. — La société au lendemain de la Révolution.

Entrée gratuite. — Une quête gratuite sera faite à la sortie par deux citoyennes, pour couvrir les frais, et pour les conférences projetées dans Rouen et les environs par le compagnon Sébastien Faure.

Londres. — Club autonomie, 6, Windmill street, Tottenham court road, W., Dimanche, 27 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale.

Programme. — 1^{re} partie : Chants et poésies. 2^e partie : *En Détresse*, comédie en 1 acte, de M. Henri Fèvre, jouée pour la première fois au Théâtre Libre à Paris. 3^e partie : Grand bal.

Nancy. — Le Groupe d'action anarchiste *La Liberté*, se réunit tous les samedis soir, au Comptoir de l'Equitation, 36, rue de l'Equitation.

— Réunion des compagnons anarchistes, libertaires et anti-patriotes de Paris, samedi 19 septembre à 8 heures 1/2 du soir, 80, Boulevard de la Villette.

Saint-Etienne. — Les adhérents à la chambre syndicale des hommes de peine sont convoqués pour le samedi 26 septembre à 8 heures du soir dans la grande salle de la Bour-à-Travail, pour entendre le compte-rendu de délégué au congrès de Bruxelles.

Roubaix. — Réunion des lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte*, le 27 septembre, à 6 heures, rue de l'Omelette, estaminet de l'Anguille d'Or.

PETITE POSTE. — L., Nantes. — F. Narbonne. — C., Lille. — M., Auxerre. — T., Besançon. — G., Charité. — G., Havre. — L., Vendôme. — G., Orléans. — H., Nancy. — B., La Machine. — D., New-York. — L., Alger. — M., Roanne. — M., Angers. — P., Nazaire. — C., Béziers. — S., Etienne. — H., Reims. — T., Mézières. — Reçu galante, merci.

— Pour la tournée de Faure. — A. J. Onchamps, 0 fr. 50 — Lisly 0 fr. 45

— Le compagnon Bachelard étant sous le coup d'un arrêt d'expulsion, prie les compagnons de ne plus rien lui envoyer pour l'instant.

Lettre de Labresle arrivée trop tard, pas sera au prochain numéro.

— *Les Anti patriotes d'Oullins*, excusez chers copains, si j'ai pas inséré votre flaque, mais s'il fallait insérer toutes les protestations contre les condamnations ça prendrait trop de place.

L'Imprimeur-Gérant : J. SICARD.

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*, 4 bis, rue d'Orsel, Paris.



Le père est aux manœuvres, ma Tante ne chôme pas.